

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 52 (1907)
Heft: 10

Artikel: Aux manœuvres du Périgord
Autor: Balédyer, Emilien
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-338624>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.03.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

AUX MANŒUVRES DU PÉRIGORD

Mais, d'abord, y a-t-il eu vraiment des manœuvres dans le Périgord? Sur les trois jours réservés aux opérations du 12^e corps d'armée contre le 18^e, le premier (12 septembre) a été employé à prendre le contact; le second (13 septembre), à le perdre; le dernier (14 septembre), à brûler la poudre qu'on n'avait pas eu occasion de brûler les jours précédents.

En réalité, donc, les enseignements de cette très courte période ont été plutôt maigres, au point de vue tactique. Ils n'avaient pas à être très abondants au point de vue stratégique. En fin de compte, ils ne se prêtent guère à une étude, et ils ne peuvent donner lieu qu'à des considérations plus ou moins « à côté ».

Le général Hagron, qui avait choisi le terrain sur lequel les manœuvres ont eu lieu, avait trouvé qu'il se prêtait mal aux rencontres. Et c'est pourquoi il avait réduit à trois seulement le nombre des séances consacrées à celles-ci. On a été quelque peu surpris de cette appréciation du théâtre des opérations. La région située au Nord était, en effet, rendue difficile aux mouvements des troupes, et surtout aux déploiements, par les nombreuses et importantes forêts qui s'y trouvent : celles de Dirac, d'Horte, de la Rochebeaucourt. Mais on pouvait descendre plus au Sud, dans la vallée de la Dronne, et les environs de Ribérac, qui se sont prêtés à des combats de divisions, se seraient tout aussi bien prêtés à des engagements de corps d'armée.

On sait que, brusquement, le général Hagron a donné sa démission. Non moins brusquement, le général Millet a été désigné pour le remplacer et pour diriger des manœuvres qu'il n'avait pas préparées, dans un pays qu'il ne connaissait pas. Le temps manquait, d'ailleurs, pour étudier la région. Il fallut improviser.

Dans ces conditions, il a paru tout naturel de donner des thèmes larges, de laisser libre essor aux initiatives et de faire jaillir la leçon des faits mêmes qui se produiraient en

cours d'exécution. Le malheur est qu'il ne s'est rien produit.

La direction des manœuvres croyait qu'il se passerait tous les jours quelque chose à proximité de Gouts et de Cherval; aussi avait-elle assigné ce point pour l'installation de son quartier général. Il ne s'y est rien passé du tout.

Elle avait cru sage de décider, par avance, que l'action serait suspendue de 10 $\frac{1}{2}$ heures à midi, sans autre avertissement. Or, pas une fois cette interruption n'a pu se produire, ainsi qu'on le verra plus loin.

En d'autres termes, l'exécution a trompé toutes les prévisions. Elle a glissé en quelque sorte entre les doigts de l'autorité supérieure qui a été plus ou moins déconcertée par la tournure que les événements ont prise et qui résultait de la grande indépendance laissée aux chefs des partis.

Ceux-ci avaient leurs corps d'armée concentrés, dans la journée du 11, l'un autour de Marthon, l'autre autour de Tocane. Une distance de dix à onze lieues les séparait. Ces deux points se trouvant sur le même méridien, le 12^e corps, qui était au Nord, n'avait qu'à marcher vers le Sud, et le 18^e corps, qui était au Sud, n'avait qu'à marcher vers le Nord, pour que la rencontre eût lieu.

Donc, un thème leur fut donné qui avait pour conséquence de les diriger comme il vient d'être dit. Mais, en même temps, on leur recommandait une extrême circonspection. Les instructions adressées aux arbitres portaient qu'ils devaient proscrire impitoyablement tout mouvement apparent. Le mot d'ordre était de se cacher. On tenait particulièrement à ce que la consigne fût observée en présence de l'assistance de marque qui honorait les opérations de sa curiosité. De nombreux officiers anglais, notamment, avaient reçu des permis de circulation en dehors des attachés militaires et des envoyés qui faisaient partie des missions officielles. Ces idoine se promenaient en civil, inspectaient les colonnes en marche, traversaient les cantonnements, exerçant un contrôle incessant et éclairé. Pour ne pas encourir leurs critiques, on redoublait de prudence. Et c'est sans doute ce qui fit que les deux partis n'arrivèrent pas à s'accrocher.

Les cavaleries se rencontrèrent bien, et les avant-gardes furent au moment d'en venir aux mains. Mais les troupes avaient marché si longtemps sans rencontrer l'ennemi qu'elles étaient

exténuées lorsqu'elles se joignirent. Il fut donc décidé que la manœuvre s'arrêterait.

Le 13 septembre, chacun des partis, se trouvant rassemblé à proximité de ses cantonnements de dislocation, laisse à l'adversaire le soin de venir le chercher, se dissimule de son mieux et piétine sur place. Personne ne marche. Donc, pas de rencontre, pas d'engagement. Sur quoi, la presse, un instant déçue de n'avoir pas assisté à la bataille annoncée, se ressaisit, réfléchit et se console en proclamant qu'on a renoncé aux anciens errements, qu'on a profité enfin des leçons du Transvaal et de la Mandchourie, qu'on a appris à cheminer avec prudence et que, à la guerre, on marche plus souvent qu'on ne se bat. Belles découvertes, à la vérité ! N'empêche que, lorsqu'on a reçu l'ordre d'agir offensivement, on devrait d'abord se trouver et ensuite s'empoigner, au lieu de jouer à cache-cache. Or, cet ordre-là était le seul qui eût été donné. On l'a interprété comme une invitation à partir vite et à courir sus à l'ennemi, avant même de rien savoir sur son compte. C'est ainsi que les colonnes ont été mises en route, au petit bonheur, dès 1 heure du matin. Et à 9 heures, elles marchaient encore.

Le 14 septembre, le général Millet, qui avait retenu les deux adversaires plutôt qu'il ne les avait poussés, jugea que, malgré les éloges donnés par les reporters à la suppression des manœuvres à grand tapage et à grand spectacle, il fallait faire du tapage et donner un spectacle. Il prit donc ses dispositions pour qu'enfin la rencontre eût lieu. Et il eut même pleine satisfaction, car, au lieu d'une manœuvre, il y en eut deux, séparées par un intervalle de huit kilomètres : Léna et Auerstædt !

Un peu plus, il n'y en eût eu aucune, car un maudit brouillard empêcha de se voir jusqu'à 9 $\frac{1}{2}$ heures environ. Parti vers 5 heures de la Rochebeaucourt pour me diriger sur le Puy-de-Versac qui surplombe la vallée de la Pude, et qui a sur elle un commandement d'environ 75 mètres, j'ai commencé par suivre le cours de la Nissonne. Il faisait très clair. Les hauteurs seules étaient noyées dans la brume. Au contraire, me trouvant à 6 $\frac{1}{2}$ heures sur le Puy-de-Veriac, j'y étais baigné par les rayons d'un soleil qui commençait à devenir ardent ; mais les fonds étaient noyés dans des sortes de bandes d'ouate extrêmement opaques et très nettement délimitées. Puis elles s'élevèrent si bien que, vers 8 $\frac{3}{4}$ heures, à la ferme de Cour-

melle, près de Bidon, point culminant entre la Pude et la Lisonne, je me trouvai de nouveau en pleine obscurité.

Le canon, dont on avait de loin en loin entendu quelques détonations, s'était tu sur toute la ligne à ce moment.

Il était 9 h. 20 quand enfin le brouillard se dissipa complètement et définitivement. L'heure était d'autant plus tardive que certaines troupes devaient partir dans l'après-midi même pour regagner leur garnison. C'était le cas, en particulier, pour les batteries du Cours pratique de tir de Poitiers. Un train les attendait à la station de la Tour-Blanche, où elles devaient s'embarquer vers 1 heure. Or, à 10 heures, elles se trouvaient à deux lieues de là, à la ferme de Bigounies, tout près de Bidon. Dans ces conditions, il était impossible de donner aux péripéties de la bataille le développement qu'elles auraient pu avoir si on en était venu aux prises dès le lever du soleil. Au lieu de disposer de six heures, il a fallu faire tenir dans trois fois moins de temps tout le déroulement de l'opération. Les événements ont donc pris une allure vertigineuse qui contrastait singulièrement, — on pourrait dire : ridiculement — avec la lenteur qu'ils avaient affectée la veille et l'avant-veille. Autant on avait exagéré alors la circonspection, autant on se mit à exagérer l'audace. Et ce fut le grand fracas, et ce fut le grand spectacle, et ce fut, en un mot, tout ce qu'on s'était précédemment félicité d'avoir su éviter.

S'il fallait juger de la tactique par ce qu'on en a pu voir dans cette unique rencontre, on n'aurait pas de paroles assez sévères à prononcer. Mais il ne s'agissait plus d'art militaire. Les assistants voulaient entendre parler la poudre : on la fit hurler. Officiers et soldats s'y prêtèrent d'autant plus volontiers qu'ils n'en avaient pas encore trouvé l'occasion. Ils étaient un peu énervés de n'avoir pas tiré un seul coup de fusil. Ils avaient hâte de vider les cartouchières et les coffres. Les faits de guerre dont j'ai été témoin autour du cimetière de Vendoire, et que de nombreux officiers français ou étrangers contemplaient du haut de la croupe de Puymoreau, passent en énormité toutes les énormités dont on a coutume de nous régaler.

Il n'y a pas lieu de s'y arrêter.

Les préliminaires ont été conduits plus méthodiquement. En particulier, j'ai pu constater les heureuses dispositions prises à Bigounies par le groupe du Cours pratique de tir dont j'ai parlé

et qui s'est montré digne de sa réputation. Aussi bien n'y a-t-il pas en France de batteries soumises à un entraînement pareil à celui qu'il reçoit. Et il serait étonnant que, pratiquant comme il le fait, le service en campagne et le tir, par des exercices presque journaliers, il ne mit pas la plus grande aisance à occuper les positions convenables.

Cette artillerie était installée sur la contre-pente, en arrière de constructions, derrière des haies et un fouillis inextricable de végétation. Elle n'était pas vue; la lueur même des coups ne pouvait être aperçue des lignes ennemies. Mais quels dangers ne crée pas la présence en avant des bouches à feu de vastes espaces sur lesquels on n'a aucune action! Je me figurais quelques tirailleurs s'y faufilant et tirant à bonne portée sur les officiers qui offraient d'admirables cibles, montés qu'ils étaient sur des caissons, huchés sur des observatoires. Quel désarroi eussent jeté quelques balles bien ajustées en dépit des boucliers et des autres moyens de protection dont disposent les batteries. Aussi me semble-t-il très désirable qu'on puisse établir la ligne d'artillerie beaucoup plus près des crêtes qu'on ne peut le faire actuellement, obligé qu'on est d'assurer l'invisibilité des lueurs. On y arrivera si les pourparlers actuellement en cours aboutissent à nous donner une poudre sans fumée et sans flamme. Quand, par-dessus le marché, elle sera sans bruit, quelle révolution dans la tactique!...

J'ai peu vu la cavalerie. Dans la matinée du 12, pourtant, entre 5 $\frac{1}{2}$ et 6 heures, j'ai assisté au défilé d'une brigade, avec ses batteries à cheval, dans les rues de la Rochebeaucourt. Les montures et les attelages m'ont paru en bon état. En tous cas, leur allure dénotait de la vigueur. Leur trot allongé, voire leur galop, m'a semblé exagéré. Cette vitesse excessive doit être réservée à des mouvements exceptionnellement urgents, sur le champ de bataille. Dans une simple marche, comme celle dont il s'agissait, il est sage de se conformer aux règlements.

Il est vrai que ces régiments n'avaient pas une avance considérable sur le corps d'armée qu'ils avaient à éclairer. J'ai lieu de croire qu'ils n'ont pas rempli à la satisfaction générale le rôle dont ils étaient chargés. Car, le 12 au soir, le 12^e corps n'était pas au courant des positions occupées par le 18^e, des mesures prises pour la marche de ses colonnes, et, par suite, de ses in-

tentions probables. Aussi marchait-on avec un bandeau sur les yeux.

Le 13 au soir, bien que la distance entre les deux adversaires fût réduite à environ deux lieues depuis le matin, le général Altmayer ignorait encore ce qu'était devenu le corps du général Oudard. A la nuit, seulement, il sut que le 15^e dragons et le 10^e hussards s'étaient installés à la Tour Blanche, avec l'artillerie du 24^e régiment; qu'une colonne — une division, croyait-on, — avait été vue se dirigeant sur Nanteuil-de-Bourzac ou la Chapelle-Grézignac, point qui formait son extrême gauche; qu'enfin le quartier général du 18^e corps se trouvait à Chansaux, à 3 kilomètres au sud de Cherval. Mais il y avait toute une division, plus la brigade coloniale, dont on avait complètement perdu la trace.

Ce n'est pas que l'audace ait fait défaut à certaines reconnaissances. Ce même jour, 13 septembre, sur les 9 heures du matin, j'ai rencontré un lieutenant avec trois cavaliers du 15^e dragons qui sont restés trois heures entre le Net, le Lac et la Feuillade, tous points entourés de troupes ennemies qui ne les ont pas vus, aucune d'elles n'ayant fait fouiller le chemin encaissé, bordé d'arbres et de buissons, dans lequel ils se promenaient tranquillement. Mon attention a été appelée sur eux par des hennissements auxquels les fantassins auprès de qui je me trouvais n'ont pas prêté la moindre attention.

J'ai rencontré aussi d'autres reconnaissances et des patrouilles qui faisaient leur office avec toute la vigilance et la circonspection désirables. Mais, en définitive, il faut croire que leurs investigations étaient mal dirigées ou mal coordonnées, puisque le commandement est resté si longtemps incertain.

Autre observation : on consulte trop volontiers les habitants, les civils, les écriteaux, la carte. Bien des fois on m'a interpellé : « Quels régiments avez-vous vus ? Quel chemin ont-ils pris ? Où va-t-on en suivant cette route ? Comment s'appelle ce hameau ? » Des officiers m'ont posé des questions de ce genre, et beaucoup de sous-officiers et de soldats isolés.

En pays ami, on peut consulter les gens. Mais fera-t-on toujours la guerre en pays ami ? Ne sera-t-on jamais au milieu de populations ou hostiles ou incapables de comprendre les questions posées en français ? Et aura-t-on toujours des cartes ? Et

ces cartes seront-elles dressées avec les signes conventionnels dont se sert notre état-major?

Je voudrais que, aux manœuvres, on se fît une règle de ne pas demander son chemin. Par suite de circonstances que je ne m'explique guère, la plupart des écriteaux indicateurs avaient été enlevés des poteaux placés aux carrefours; il ne restait guère que les plaques fixées à demeure sur les maisons, dans les villages. Quant aux bornes kilométriques, elles sont en pierre tellement tendre que les inscriptions qui y sont gravées ne tardent pas à devenir illisibles. Il en résulte que, comme par un fait exprès, le secours de ces renseignements faisait défaut aux cavaliers. Je ne suppose pas qu'il ait manqué par un dessein prémédité du général directeur. Mais pourquoi ne pas introduire dans la pratique ce qu'a produit, je pense, le hasard? Le commandement pourrait interdire d'interroger les passants; il pourrait même conseiller à ceux-ci d'induire systématiquement en erreur les militaires qui les questionneraient. La véritable difficulté à la guerre, c'est de se débrouiller au milieu de renseignements contradictoires, de démêler le vrai du faux, que ce faux vienne de l'ignorance ou d'un désir de tromper.

L'infanterie que j'ai vue aux avant-postes sur la ligne Les Beauvais - Lutardias - Boudoire m'y a paru correctement placée. Mais les sentinelles ne surveillaient pas la campagne avec beaucoup d'activité. Il était clair qu'elles se sentaient en pleine sécurité, à l'abri de toute agression. En garnison, les factionnaires sont tenus en éveil par la crainte d'une ronde ou d'une visite de postes. Il m'a paru qu'ici, ne redoutant rien, on redoublait d'indifférence.

Un petit fait (... Mais les petits faits font les grands enseignements, comme les petits ruisseaux font les grandes rivières...). Un petit fait donc.

J'ai parlé de la ferme de Courmelle, située sur une hauteur près de Bidon, et où j'ai passé une demi-heure le 14 (de 8 $\frac{1}{4}$ h. à 8 $\frac{3}{4}$ h.). J'ai dit que le brouillard en s'élevant nous avait entourés d'un nuage qui avait été s'épaississant. Or, à quelque 300 mètres de Courmelle, où se trouvait au moins un bataillon, commençait un petit bois assez épais : il couvrait la pente qui dévalait vers l'ennemi, arrivant jusque sur les bords du gros ruisseau de la Pude. Ce bois facilitait donc l'agression du pla-

teau. Et celle-ci était fort à redouter, car, venant de parcourir la vallée de la Pude, j'y avais vu les manchons blancs de l'infanterie coloniale. Il y en avait à une demi-lieue de la ferme.

A mi-chemin entre celle-ci et la lisière supérieure du bois, une demi-douzaine de châtaigniers, au pied desquels une sentinelle veillait : une seule. Elle était debout. Pour mieux voir, au lieu de se cacher derrière un des troncs, elle se tenait devant. Quand le brouillard se mit à devenir plus dense, intrigué de savoir quelles mesures on prendrait pour augmenter la sécurité que cette opacité croissante rendait de plus en plus précaire, je m'approchai pour m'en rendre compte. Je pensais qu'on allait porter des hommes en avant, formant une chaîne à intervalles de six à dix pas — c'était à peu près la limite de perception visuelle — afin d'être garanti contre toute surprise. Rien, hors que la vigie se replia disant qu'il était inutile de rester, puisqu'elle ne voyait rien, et qu'elle risquait d'être enlevée. Il ne m'a point paru que cet acte d'initiative ait été loué ; mais il ne m'a point paru davantage que cet abandon de poste ait été blâmé. On ne s'intéresse pas à ces détails. Ne devons-nous pas en conclure que les grandes manœuvres, ainsi entendues, sont une mauvaise école ? Eh ! Je sais bien qu'elles ont surtout pour but l'instruction des généraux. Mais pourquoi les officiers subalternes et les soldats n'y apprendraient-ils pas leur métier ? En perdant ainsi l'occasion qui s'offre de le pratiquer, on ne peut que désapprendre ce qu'on en sait...

J'ai vu le 138^e à Fontaine. Il venait de l'ouest et avait à tourner pour se rendre à Champagne, au sud-ouest. Il y avait donc à changer de direction à angle très aigu. Le jalonnement s'est fait d'une façon particulièrement satisfaisante : à l'exception d'une compagnie, qui a eu un moment d'hésitation, tous les éléments successifs du régiment se sont bien engagés dans la bonne route.

Dans les colonnes, j'ai été frappé de la façon dont est observée la discipline de marche. Très peu de traînards, même après de longues étapes. Les effectifs que j'ai relevés étaient relativement forts : 128 hommes par compagnie au 100^e régiment, 136 au 63^e, 112 au 138^e. Donc, peu d'hommes ont dû être évacués. Or, il y avait déjà une dizaine de jours qu'on marchait et qu'on se battait. Certains corps avaient même quitté leurs garnisons depuis plus longtemps.

La gauche de la route est restée, en général, parfaitement libre. De quoi il faut faire remonter le mérite aux exigences du commandement, sans doute, mais moins peut-être qu'au sangène des automobiles. On sait qu'il faut laisser place à ces encombrants véhicules, et on n'attend pas qu'ils cornent pour se ranger. Quelle que soit la cause, d'ailleurs, le résultat est là : on obéit aux règlements mieux qu'on ne le faisait jadis.

Aux haltes, les faisceaux sont formés avec soin et bien alignés. Les havresacs sont déposés en ordre contre les crosses. Au 100^e, que j'ai trouvé le 12 entre Combiers et Charras, les capitaines ont profité de la halte horaire de 6 h. 50 pour exposer la situation aux cadres et aux hommes de leurs compagnies. Tout le monde avait des cartes (dont la plupart distribuées par les journaux populaires, à titre de supplément gratuit), et on pouvait y suivre les explications : « Les têtes de colonnes du corps d'armée doivent déboucher à 7 1/2 h. sur la ligne Villebois-Lavallette - Mareuil. »

La tenue est beaucoup meilleure que de coutume. Les hommes sont rasés d'hier. Les effets ont l'air d'appartenir à la collection de sortie et non d'être des vêtements d'intérieur et de corvée, bien qu'ils portent l'insigne caractéristique de cette catégorie, de valeur inférieure.

Au cantonnement de La Rochebeaucourt, l'après-midi, j'ai admiré la façon dont ce même régiment faisait le service et rendait les honneurs.

J'ai moins admiré les carrioles, guimbardes, haquets, roulettes et les véhicules généralement quelconques qui suivent les colonnes. Bien que, en principe, les cantiniers soient supprimés en temps de guerre, et que, par suite, il semble qu'ils devraient, à fortiori, n'être point mobilisés pour les manœuvres, tous les corps avaient amenés les leurs. Seulement ces cantiniers ne portaient aucun uniforme. Leurs voitures n'étaient pas toutes du type officiel, et beaucoup d'entre elles étaient attelées de bêtes minables, efflanquées, criblées de tares. Derrière, suivaient des charrettes de mercantis, portant de l'eau, des provisions. Il s'y est ajouté, — le 13, au moins, — des tombereaux qu'on avait frétés, au prix de 5 fr. par collier, pour porter les havresacs des fantassins et donner à ceux-ci l'allègement dont on parle tant, mais que, en fin de compte, on leur refuse. Toute cette

cavalcade dépare le bon ordre des colonnes à la queue desquelles elle se traîne plus ou moins péniblement.

Spectacle non moins pénible : beaucoup d'officiers de la réserve ou de l'armée territoriale sont venus, en tenue, suivre les opérations : on les y a sans doute conviés, et je pense qu'ils sont venus à prix réduits, en feuille de route, comme nous disons. Mais leur transport sur le champ de bataille n'a pas été assuré. Ils ont dû s'entendre pour louer de vieilles diligences plus ou moins hors d'usage. Les uns sont sur l'impériale ; les autres, dans la caisse, d'où je me demande ce qu'ils peuvent bien apercevoir. Ajouterai-je, en passant, que, si aucun moyen de transport normal n'a été préparé pour ces officiers, on ne me paraît pas s'être occupé de leur nourriture et de leur logement ? J'ai vu un capitaine d'infanterie territoriale et un lieutenant de réserve dîner dans la même salle que des soldats non gradés — automobilistes, cyclistes, cuisinier du général en chef et autres « fricoteurs » — sans que ceux-ci les eussent salués : ils sont même restés couverts à côté des officiers qui étaient nu-tête, et ils causaient entre eux à haute voix, comme s'ils avaient été seuls. Sans-gêne étrange ! On aurait dit qu'ils se sentaient une situation officielle, à côté de gens qui n'étaient là que par tolérance.

Si les grandes manœuvres sont l'école du haut commandement, c'est donc le travail des quartiers-généraux qu'il importe surtout de suivre attentivement. Mais ce n'est point ce qui me paraît avoir le plus été contrôlé soit par la direction même, soit par les arbitres : on s'est occupé de l'exécution plus que de la conception.

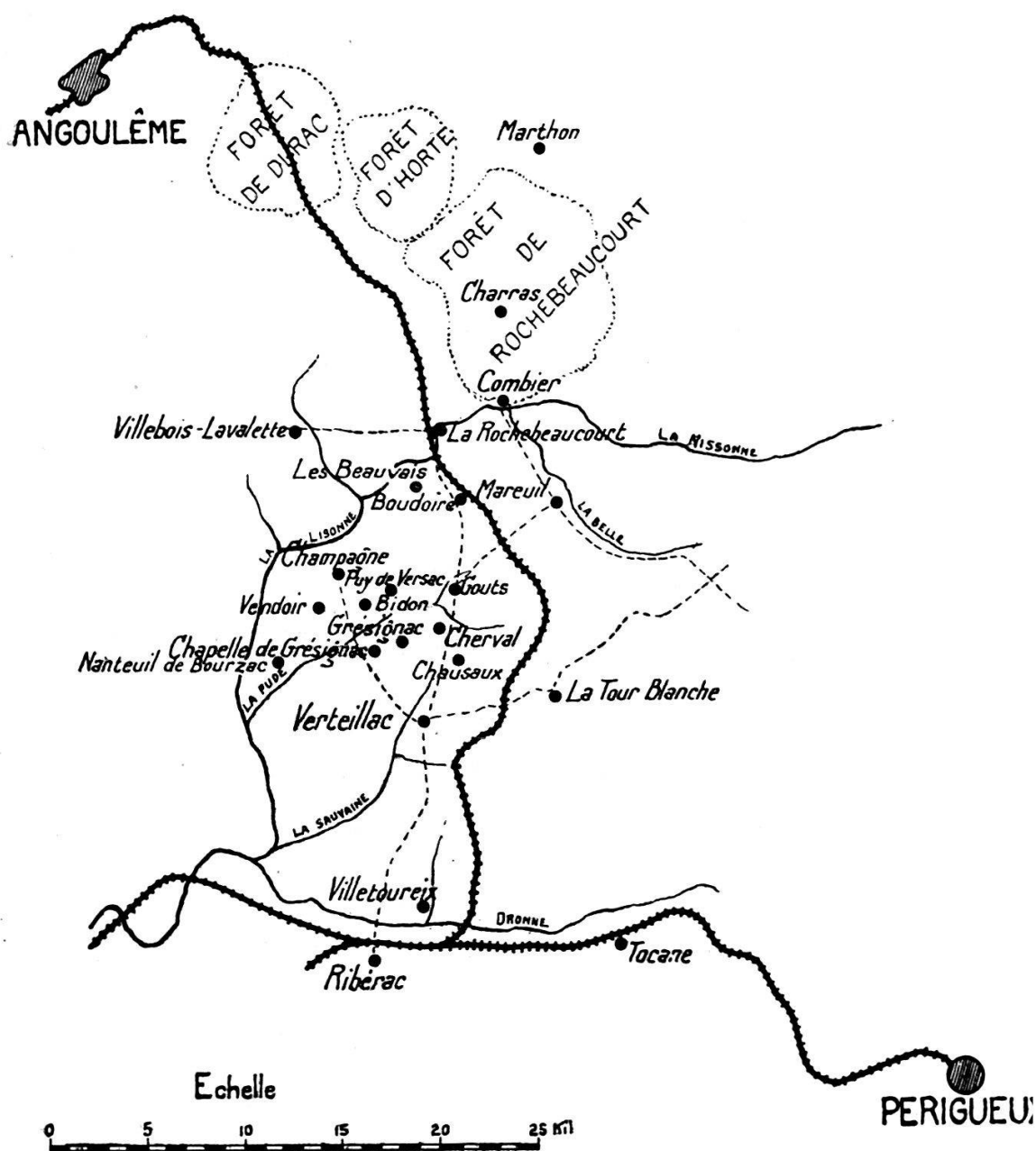
Aussi bien peut-on dire que celle-ci a été rudimentaire.

D'après le thème initial, Angoulême et Périgueux sont deux camps retranchés ennemis. Ils ont chacun en couverture un corps d'armée. Pour Angoulême, c'est le 12^e corps, dont le centre de gravité est à Marthon ; pour Périgueux, c'est le 18^e dont le centre de gravité est à Tocane¹. Comme je l'ai dit, et comme le montre le croquis, Marthon et Tocane sont sur le même méridien.

Ordre fut donné à chacun des deux corps d'armée d'agir

¹ Une brigade d'infanterie coloniale lui était rattachée.

offensivement contre l'autre, c'est-à-dire qu'on les fit marcher l'un sur l'autre.



A la vérité, je crois qu'il aurait fallu leur en dire davantage. Cette action offensive ne se rattachait-elle pas à un plan d'ensemble? C'est probable : les deux adversaires ne devaient pas avoir la même indépendance que deux duellistes qui vont vider une affaire d'honneur sur le terrain. Un commandant d'armée faillirait à son devoir, s'il se bornait à prescrire une action of-

fensive à un de ses corps, sans lui faire connaître ses desseins ultérieurs, s'il ne l'orientait pas.

Etant donc entendu que toute préoccupation autre que de se joindre leur était à peu près enlevée, les deux partis opposés n'avaient qu'à prendre le plus court chemin pour se joindre. S'ils s'en écartèrent très légèrement, ce fut parce que, en inclinant quelque peu vers l'ouest, ils trouvaient un terrain plus accessible.

Il est peu de régions plus sauvages et désertes que la zone immense de forêts ou plutôt de taillis de chênes situés aux confins de l'Angoumois et du Périgord. Ces bois hérissés de rochers bizarrement taillés, projetés en encorbellement au-dessus de petits vallons sans eau, commencent presque aux portes d'Angoulême. Ce sont d'épais fourrés, taillis recouvrant des bruyères, des genêts et des ajoncs; puis, très espacés, sont des baliveaux ou des grands chênes réservés pendant les coupes

Telle est, allégée de quelques indications parasites, la description que M. Ardouin-Dumazet donne, dans le vingt-neuvième tome de son *Voyage en France*, de la région qui couvrait le 12^e corps, et dont celui-ci devait forcément se dégager pour venir plus au sud, dans un terrain qui se prêtait à l'action des trois armées.

En certains endroits, le calcaire y est absolument dénudé. Dans le vallon sans eau que remonte le chemin de fer, la table de roche est à peine recouverte d'une pellicule de terre sur laquelle croissent à grand'peine un pauvre gazon, des genévriers nains et des plantes odoriférantes. Au fond des plis, où la terre s'est lentement amassée par l'effet des pluies amenant les molécules, il y a quelques cultures. Mais ce plateau reste à l'état de nature.

Ce plateau (qui est un vallon, ne l'oublions pas,) était donc particulièrement favorable aux opérations, et les indemnités pour dommages causés aux propriétaires devaient y être peu élevées. Double raison pour qu'on s'y portât, plutôt que sur les lignes de croupes, plus ou moins boisées, en tous cas d'un franchissement relativement pénible, qui l'encadrent à l'est et à l'ouest.

Donc, le 12^e corps n'eut rien de plus pressé que de sortir des forêts, et il marcha sur trois colonnes, celle du centre par La Rochebeaucourt.

Quant au 18^e (général Oudard), il avait du temps. Il pouvait se donner l'avantage de « voir venir », et, comme il avait ses éléments de part et d'autre de la Dronne, il commença par les rassembler en se concentrant au sud de Verteillac.

Ayant ainsi appuyé tous les deux vers l'ouest, les deux corps se retrouvèrent sur le même méridien. Mais le 12^e (général Altmayer), s'étendait sur un front de marche de deux lieues et demie environ, tandis que le 18^e restait massé.

On a reproché au général Altmayer de s'être ainsi étendu. Mais il avait, pour le faire, de bonnes raisons : la distance à laquelle se trouvait l'ennemi le mettait à l'abri d'une agression ; il fallait se hâter de sortir des défilés et des bois pour se retrouver au grand air. Un front de 9 ou 10 kilomètres n'est pas tellement démesuré qu'on ne pût rapidement y grouper ses forces en cas de nécessité, étant donné qu'on était couvert par une brigade de cavalerie, à qui avait été assignée une double mission, savoir :

1^o Assurer le débouché du corps d'armée, trouver les gros de la cavalerie adverse, les manœuvrer, leur interdire l'accès des têtes de colonnes amies, suivre ces gros et les culbuter par derrière s'ils s'avançaient sur les ailes ;

2^o Démasquer à temps le front de combat du corps d'armée en se portant, suivant les éventualités, soit sur l'aile la plus menacée, soit sur les deux ailes, soit dans les intervalles pour concourir au combat, mais en assurant avant tout et jusqu'à la fin la complète surveillance sur les ailes.

Il ne semble donc pas que la dissémination des forces du général Altmayer eût de graves inconvénients. Et pareillement il ne me paraît pas juste de critiquer la marche de flanc faite par le 18^e corps, celui-ci étant hors de portée et, de plus, couvert lui aussi de loin par sa cavalerie et, plus près, par un fort détachement de couverture.

Mais il faudrait, pour juger les dispositions prises de part et d'autre, connaître les raisons qui les ont inspirées et les arrière-pensées que le commandant pouvait avoir. Et, de même, il faudrait savoir quels renseignements ont déterminé le commandant du 12^e corps à rester, le 13 septembre, sur trois colonnes (les raisons qu'il avait, pour le faire la veille, ne subsistaient plus), tandis que le général Oudard reprenait son mouvement en avant en pivotant sur sa droite, de façon à menacer la ligne de retraite de son adversaire, c'est-à-dire ses communications dans la direction d'Angoulême. L'ordre donné de Bertrie, le 12 septembre, à 5 $\frac{1}{2}$ heures, nous renseigne sur les intentions du commandant du corps d'armée. Nous y voyons qu'il connaissait le fractionnement des forces de son adversaire, mais qu'il se trompait, d'ailleurs, sur leurs itinéraires et leurs effectifs : il

s'imaginait qu'il n'y avait à l'aile droite qu'« un régiment ou peut-être une brigade », alors que c'était une division tout entière. Si donc il s'est préparé à « attaquer l'ennemi sur son flanc droit », en croyant que ce point était le plus faible de son front, il était dans la plus complète erreur.

Quoi qu'il en soit, de part et d'autre, on s'est avancé avec une extrême circonspection et très lentement. Le général Altmayer, pris entre l'ordre d'agir offensivement et « sa mission principale qui est de couvrir Angoulême », était visiblement embarrassé : il y avait une manifeste contradiction entre ces deux devoirs. C'est sans doute pour des motifs analogues que le général Oudard a montré tant de prudence et que, ayant massé ses deux divisions à proximité de la droite ennemie, où il n'y en avait qu'une, il n'a pas profité de sa supériorité numérique.

Il me semble que, si, au début, les deux corps d'armée avaient été mis respectivement en couverture des camps retranchés d'Angoulême et Périgueux, ils étaient relevés *ipso facto* de ce rôle, du moment qu'on leur en avait assigné un autre qui pouvait malaisément se concilier avec lui.

Toujours est-il que, tout en n'étant pas bien placé pour émettre une opinion ferme, on ne peut s'empêcher de constater et l'inexactitude des renseignements recueillis de part et d'autre, et l'excessive longueur des préparatifs de la bataille qui fut livrée le 14.

J'ai suffisamment parlé de cette affaire pour n'avoir pas à y revenir, et je terminerai par quelques mots sur le ravitaillement.

On a fait un certain bruit autour de l'expérience qui a été faite d'employer des fourgons automobiles au transport des vivres du 18^e corps.

« Pour le ministre de la guerre et par son ordre », le chef d'état-major de l'armée avait réglé minutieusement tout le fonctionnement de leur service par un ordre fort détaillé. Un convoi partait tous les jours de Bordeaux avec les vivres nécessaires, et il se rendait en des « points de contact » fixés par le commandant du corps d'armée, et où les trains régimentaires devaient venir s'alimenter, à des heures également déterminées par le commandant.

Les points de contact devaient être choisis sur « des routes (portées à deux traits sur la carte au 1 : 80 000^e) où la largeur de la chaussée sera suffisante pour que les camions automobiles et les voitures des trains régimentaires (qui pourront au besoin être placées sur les bas côtés) puissent être accolés sans risquer l'encombrement de la route. » Si je relève cette prescription, c'est parce que j'ai noté des chemins à deux traits fort étroits, notablement plus étroits que des chemins figurés par un seul trait. Et, donc, la définition donnée manque peut-être un peu de précision.

Le service a bien fonctionné. Mais comment aurait-il mal fonctionné? Les machines sortaient des ateliers; on les avait confiées à des chauffeurs expérimentés; les convois étaient surveillés. D'autre part, les routes étaient dans un état d'entretien parfait qui fait le plus grand honneur à la vigilance du corps des ponts et chaussées ou du service vicinal. C'est plaisir de se promener sur ces belles voies. Mais qu'eussent-elles été en temps de guerre, si les cantonniers avaient été mobilisés pour faire campagne? Au surplus, dans quel état étaient-elles à la fin des manœuvres après que les gros bandages des roues des camions les avaient labourées?

Et puis, encore une fois, on se trouvait en pays ami. Que fût-il advenu de la voiture que j'ai trouvée en panne, le 13, à 6 heures du soir, au pont de la Dronne, entre Villeteureix et Ribérac, si la population avait été hostile? Il ne m'a pas paru que le convoi fût accompagné des moyens de défense nécessaires pour se faire respecter. Et, sans doute, le cas échéant, son meilleur moyen de salut sera dans sa vitesse, mais il ne faut pas oublier qu'un obstacle mis en travers de la route suffira pour arrêter la colonne.

Ces réserves faites, il est évident que des convois d'automobiles sont plus souples que des trains de chemins de fer : ils peuvent varier leur itinéraire au gré des circonstances et les pousser plus loin, c'est-à-dire se rapprocher des troupes et éviter de longues courses aux trains régimentaires. Ils le peuvent d'autant mieux qu'ils peuvent se fractionner en tronçons dont chacun va à un point de contact différent, pour opérer le transbordement, puisque malheureusement cette opération reste indispensable.

Mais les manœuvres d'automne ne conviennent guère pour

l'expérimentation d'organismes considérables, complexes et spéciaux. On l'a compris pour le service de santé, par exemple, qui est exercé à part. C'est quelque chose d'analogue que le général-major Laymann a proposé de faire dans une récente brochure sur *La coopération des troupes aux opérations du ravitaillement des armées géantes dans les guerres futures*.

Partant de ce principe que « l'approvisionnement par les services administratifs (intendances) mène plus vite à la faim que l'approvisionnement par la troupe elle-même, exploitant les ressources du pays », l'écrivain allemand demande que les officiers se préparent en temps de paix à coopérer à cette exploitation. Des études théoriques leur en donneraient une première idée, et celle-ci prendrait une forme concrète par des « exercices d'alimentation » pour lesquels on se placerait, autant que possible, dans des circonstances analogues à celles que produit la guerre.

L'idée est originale, et il m'a paru qu'elle méritait d'être signalée, en passant, si en dehors qu'elle soit de l'objet même de cet article. Mais le principal mérite des grandes manœuvres n'est-il pas dans les suggestions qu'elles fournissent? N'est-il pas d'appeler l'attention sur tous les aspects de la guerre? Les acteurs et les spectateurs doivent rentrer chez eux avec l'esprit hanté des problèmes. Les idées se lèvent chemin faisant, sans qu'on ait le temps de courir après, si j'ose ainsi parler. Pour tirer de ces exercices tout ce qu'ils renferment d'utile, il faut les reprendre par la pensée, réfléchir à ce qu'on a fait, se demander si on aurait pu faire mieux. Cet examen de conscience, cette self-critique est extrêmement profitable, surtout si on s'y livre par écrit et non mentalement. Je connais des officiers qui en ont pris l'habitude, et qui s'en trouvent bien. Mais il y a plus à faire, et mieux, qu'à raisonner sur les situations dans lesquelles on a été placé : c'est de songer à d'autres qui auraient pu se présenter, c'est de réfléchir à toutes les questions qui ont surgi en cours de route, c'est de ne pas négliger les à-côtés des opérations, et de laisser l'esprit vagabonder sur tout ce qui, de près ou de loin, se rattache aux choses de la guerre.

Je réclame pour les notes qui précèdent le bénéfice de ces observations. Que le lecteur excuse leur décousu et leur superficialité, et qu'elles lui soient simplement une occasion de par-

faire par lui-même son instruction. Nous n'apprenons bien que par un effort personnel. Demandons aux autres de nous fournir des matériaux; et efforçons-nous de les mettre en œuvre.

Emilien BALÉDYER,
Capitaine d'infanterie.

